

CÉLÉBRATION LITURGIQUE ET JOIE DE LA CITÉ

« La culture est issue du culte. » Nous soupçonnons à peine l'immense portée de cet axiome.

S'il n'est personne qui ne découvre à l'origine de l'évolution de l'architecture en Europe l'action des sentiments et des besoins du culte catholique, sait-on que le phénomène est général et que la célébration liturgique est à l'origine d'à peu près tous nos arts ? La sculpture, la mosaïque, le vitrail, la fresque, l'enluminure, l'orfèvrerie, le chant, la musique ont été conservés, renouvelés, créés pour la gloire des sanctuaires. Le tableau est sorti de l'ex-voto; le portrait, du donateur agenouillé; le paysage, des fonds de toiles religieuses. Et le culte encore a fait naître ce très grand art qui s'appelle la cérémonie et n'est ni la danse, ni l'art dramatique, ni la présentation symbolique, mais un peu tout cela dans une synthèse sacrée.

Or les arts ne sont eux-mêmes qu'une part des œuvres de l'homme. Que d'autres portent encore le signe de la célébration liturgique ! La société familiale a été pétrie par la cérémonie sacrée, des fiançailles au mariage, des relevailles au baptême et à la mort. La société politique elle-même a trouvé longtemps ses plus puissants ressorts dans le culte chrétien. Le serment de loyauté, rendu inviolable par les paroles et les gestes sacrés, a cimenté la société d'autrefois. La féodalité lui a dû sa force principale de réorganisation. La chevalerie a trouvé dans l'*ordo ad benedicendum militem* non seulement sa formule essentielle, mais la première expression de ce code d'honneur et de charité qui devait demeurer pour tant de siècles un ferment d'idéal. Enfin quand les historiens se demandent pourquoi la royauté française, si faible matériellement dans ses débuts, a pu néanmoins l'emporter sur les institutions féodales contemporaines solidement fondées en bonnes terres et places fortes, ils ne trouvent pas de cause plus puissante que les origines liturgiques de la royauté. Le sacre du roi de France, quasi sacrement aux yeux

des populations, entourait le roi « ordené » d'un prestige miraculeux. De là sa force.

En traitant aujourd'hui le thème « célébration liturgique et joie de la cité¹ », nous envisagerons un autre aspect encore de la solidarité du culte et de la civilisation, aspect limité et cependant très vaste, qui tire sa valeur du fait que la joie populaire et la cérémonie sacrée semblent parfois aux antipodes des valeurs de civilisation — que de paroisses où la messe du dimanche matin et le bal du dimanche soir paraissent s'opposer comme le ciel et l'enfer! — en sorte que manifester le lien qui les réunit néanmoins l'une à l'autre met en lumière d'une façon privilégiée la puissance de rayonnement de la célébration liturgique. La matière est complexe : est-ce la liturgie qui déborde en joie populaire ou la joie populaire qui s'exprime dans la liturgie et vient à sa rencontre? Tantôt l'une est à l'origine, et tantôt l'autre. Pour analyser ces dépendances réciproques, nous parlerons successivement du retentissement des joies de la cité dans la célébration liturgique, puis du retentissement de la célébration liturgique dans les réjouissances publiques. Il ne restera plus qu'à rechercher, alors, le pourquoi de ces relations.

PÉNÉTRATION DES JOIES PUBLIQUES DANS LA VIE LITURGIQUE

Gaieté populaire à l'église.

Puisqu'il nous faut parler de l'irruption du profane dans le sacré, nous ne pouvons éviter de nous tourner vers d'autres siècles où l'interpénétration des deux domaines était beaucoup plus grande. Nos églises sont maintenant silencieuses. On n'y tient plus, comme au Moyen-Age, des réunions profanes qui tournaient à la foire, quand les étudiants, par exemple, s'assemblaient à Saint-Séverin ou à Saint-Julien-le-Pauvre. Lorsque nous découvrons près de la tribune, dans telle cathédrale, une grosse tête percée d'un conduit qui forme porte-voix, c'est que le guide nous l'indique. Quatre siècles plus tôt, nous l'aurions entendue, lors des fêtes du Nouvel An, débiter des sornettes grasses, à la grande joie du public. Nous avons tous vu sur nos manuels de littérature cette représentation médiévale du mystère de sainte

1. Il serait oiseux de référer chacun des faits cités par cette étude. On en retrouvera un bon nombre dans : N. Curti, *Volksbrauch und Volksfrömmigkeit im katholischen Kirchenjahr*, Bâle, 1947; E. Fehrle, *Deutsche Feste und Volksbräuche*, 1927; M. Vloberg, *Les Noëls de France*, Grenoble [1934]; Huizinga, *Le déclin du Moyen-Age*, Paris, 1932; E. Coornaert, *La corporation en France avant 1789*, Paris, 1941.

Apolline, au premier plan de laquelle un acteur se déculotte, face au public. Le mystère, il est vrai, tout religieux qu'il fût, se jouait alors sur une place de la ville. Qu'aurait-on dit s'il s'était tenu dans l'église ? On n'en eût pas été, à l'occasion, plus choqué que cela. Croyons-en telle historiette pieuse, où c'est la Très Sainte Vierge elle-même qui, par un miracle insigne, s'occupait d'exhiber en pleine nef la face inférieure d'un prédicateur dominicain qui avait mal parlé de l'Immaculée Conception. Dans un autre récit, c'est un franciscain qui se chargeait de la besogne, à la demande des dévotes, et fessait en pleine église le prédicateur mal inspiré.

On a exagéré dans l'historiographie du XIX^e siècle les inconvenances de la fête de l'âne, qui se célébrait tantôt après Noël, tantôt au milieu de janvier, tantôt le jour des Rameaux. L'office dit de Pierre de Corbeil contient de belles pièces liturgiques, dont l'*Inviolata*. Le mystère était sérieux, mais l'âne pénétrait dans l'église, portant Marie et Jésus comme au retour d'Égypte. Vêtu d'une chape, il était encensé, tandis que durant la messe il se tenait au côté de l'autel. En outre, le prêtre et l'assistance ajoutaient trois hi-han sonores au *Kyrie*, au *Gloria*, au *Credo* et au *Deo gratias* en manière d'*Alleluia*!

Goût du cocasse, simplicité, gaieté débridée cherchant un débouché dans le sanctuaire où chacun se sentait à sa place. A plus forte raison hors de l'église, dans les processions qui subissent plus mollement encore que la liturgie d'intérieur les inspirations de la foule. L'une des plus cocasses n'était-elle pas cette procession du hareng où, dans une ville du Nord, les chanoines traînaient un hareng au bout d'une ficelle, chacun cherchant à marcher sur le hareng de son prédécesseur en même temps qu'à éviter que, derrière son dos, on n'en fasse autant sur son propre hareng.

Irruption de joies traditionnelles.

Tout cela restait spontané, local. Il est des cas cependant où des joies très anciennes, relents certains de joies païennes, pénétraient et pénétraient encore dans notre liturgie. Les « mais » dont se couvrent encore les rues en Europe centrale à l'occasion de la Fête-Dieu, le sapin de Noël dont le succès en Occident et même en Allemagne est d'origine assez récente, les feux du solstice d'été, les cris, les masques, les déguisements, les danses, les courses des jours gras, sont des affleurements de cette sorte. Ils continuent, suppose-t-on, en les dissimulant, les vieilles réjouissances qui célébraient et opéraient en même temps dans l'idée de la foule la conjuration de l'hiver, son expulsion, sa mise à mort,

la renaissance de la végétation, la pleine expansion de la lumière et de la chaleur.

Parmi les festivités païennes, les saturnales avaient été les plus tenaces. Au tournant de l'année, ces grands débordements de la joie servile continuèrent de tenter les foules, en dépit des efforts de l'Église, jusqu'en plein Moyen-Age.

A partir du XI^e siècle, une série de fêtes cléricales les détournèrent avec peine, du 26 décembre au 1^{er} janvier. Les diacres étaient fêtés à la Saint-Étienne, les prêtres à la Saint-Jean, les enfants d'aube aux Saints-Innocents, les sous-diacres au jour de l'an, à l'Épiphanie, au 11 janvier. La plus joyeuse et la plus incongrue de toutes ces festivités fut celle des sous-diacres, où se retrouvèrent longtemps les éléments des saturnales : renversement de la hiérarchie, cortèges burlesques, barbouillement des visages, indécences des attitudes. On procédait à l'élection d'un évêque des fous, puis à la célébration d'une messe et de vêpres parodiques et réelles à la fois. On alla, dit-on, jusqu'à manger des saucisses sur l'autel à côté du Saint-Sacrement. Les lectures étaient truffées de grossièretés. Processions et danses inconvenantes se succédaient alors jusque dans le sanctuaire. Cette fête des fous, comme on l'appelait, résista longtemps aux condamnations des évêques, des conciles et des papes, tant la soutenait le vulgaire. Si Charles VII parvint à trancher ses plus grosses racines, il en repoussa des surgeons jusqu'aux XVII^e et XVIII^e siècles. Au reste, on peut retrouver dans les rites populaires de l'Épiphanie (proclamation des royautés, barbouillements de suie, gâteaux et beuveries) d'autres traces des saturnales.

Les joies patriotiques.

Il semble que de nos jours ce soient les joies nationales et patriotiques qui conservent au maximum la force et le besoin de pénétrer dans la célébration liturgique. Faut-il évoquer le *Te Deum* de la victoire qui tout naturellement vint achever à Notre-Dame de Paris l'exultation d'un peuple libéré ? Et la messe du 11 novembre n'accompagne-t-elle pas comme une nécessité le souvenir de l'armistice ? Tout ceci est de création spontanée, contemporaine. Si nous n'expérimentons plus le mélange de joies nationales et religieuses qui accompagnait jadis les joyeuses entrées des princes parmi les repositifs à reliques et les tableaux vivants de l'Évangile, l'explosion des cris de Noël à la naissance de l'héritier de France, ou les cérémonies du couronnement, ne voyons-nous pas ces joies inséparablement mêlées chez nos frères anglicans, qui ont conservé à tant d'égard les réactions du vrai culte chrétien ? Du moins voyons-nous renaître dans le culte

d'un patron national, saint Étienne, Nicolas de Flue, Jeanne d'Arc, un tel mélange de liesse et d'exaltation patriotique et religieuse.

Les joies sociales.

Tournons-nous vers un autre domaine, celui de l'organisation de la société en groupements, classes, fonctions ou catégories. Chacun sait quelle est la propension des sentiments de groupe à s'exprimer en joie collective : jeux, banquets, promenades ou fêtes champêtres, défilés. Ces joies, à leur tour, ont besoin de l'appui du culte.

Il n'y avait pas d'église, jadis, qui n'eût dans la couronne de ses chapelles une place pour les confréries ou métiers principaux de la ville. Ce n'était pas pour eux simple désir d'avoir une place à l'église, ou de prendre la file derrière une bannière. Non, c'était besoin plus profond de donner au groupement la garantie d'une célébration cultuelle. Le geste sacré semblait indispensable au renouvellement comme à la fondation du métier. Aussi quel soin de le célébrer selon la coutume intégrale ! Défilé minutieusement réglé dans son itinéraire, le costume des officiers, les écussons, les cris rituels, sans parler des distributions. La fête est annoncée aux carrefours ; la maison commune est richement décorée ; on fait porter des « royautés » ou grands pains bénits ; certains corps importants obtiennent même un congé pour les enfants des écoles. La réjouissance déborde dans les rues, mais elle a pour centre la messe. Aussi est-ce à l'église que le corps se renouvelle par le choix de nouveaux ministres ; aux vêpres, par exemple, lorsque le chœur chante *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles*.

Mais n'est-ce pas à l'église encore que bien d'autres classes se forment avant de réjouir la cité ? Si le groupement des Mères chrétiennes ou celui des Enfants de Marie ne sort guère de la pénombre ecclésiastique, combien d'autres groupements qui s'ébattent en plein air ont leur point d'appui dans le culte ? Telle petite église des bords du lac de Neuchâtel, Estavayer-le-Lac, a ses groupes de jeunes gens et de jeunes filles qui s'opposent le 1^{er} mai dans des joutes de fleurs assez acrobatiques issues des châteaux d'amour médiévaux. On y trouve aussi l'association joyeuse des Bastians ou « bons maris », qui fête saint Sébastien et ne garde qu'un très lointain souvenir du tir à l'arc dont l'attribution l'avait mis au monde. On y connaît, comme chez nous d'ailleurs, les Catherinettes, rassemblées à la fois par leur âge et la sainte d'Alexandrie. Il reste ailleurs quelques souvenirs des « Valentins ». Mais ce qui demeure le plus couramment, ce sont

les réjouissances cultuelles qui rassemblent en corps les enfants. C'était jadis le jour des Innocents, ou de la fête de saint Grégoire, patron des écoliers, que naissait l'ordre des enfants. Ils élisaient alors un évêque avec ses officiers, ses chapelains, ses gardes. L'évêque récitait à l'église un sermon, souvent rimé, puis parcourait la ville en grand cortège, distribuant des cadeaux aux enfants. Le groupe désormais était organisé et jouait quelque rôle à plus d'un moment de l'année liturgique. Aujourd'hui le lien d'or est rompu, l'institution s'est écroulée. Il en reste de beaux morceaux : le cortège de saint Nicolas; la coutume d'Avent que les Allemands désignent sous le nom de *Klöpffelgehen*; à Noël, la prédication d'un enfant à l'église romaine de l'*Ara Caeli*, ou d'un jeune novice dans quelques Ordres religieux; la bouillie du jour des Innocents; enfin la promenade du collège, dernier vestige de la promenade de la Saint-Grégoire, plus tard transportée à la Pentecôte.

Promenade, cortèges costumés, jeux des enfants et des jeunes gens, défilés des orfèvres et des crieurs de vin, toutes ces réjouissances spontanées qui retentissent dans la cité auraient peut-être existé si la liturgie ne les avait pas accueillies. Pourtant, cet accueil ne les a pas laissées sans les exalter, les transfigurer, les inspirer. Par là, on peut dire peut-être qu'elle les a recrées. Nous voici donc amenés par une transition naturelle à parler des joies populaires qui ne se sont pas seulement incorporées à la liturgie, mais sont en quelque sorte nées de la liturgie, prolongements publics, parfois des plus puissants, de la joie propre du culte chrétien.

PÉNÉTRATION DE LA LITURGIE DANS LA JOIE COLLECTIVE

Cadre de réjouissance.

Le premier bienfait que la liturgie procure à la joie collective est de lui donner un cadre, une occasion de naître. Ce bienfait est considérable. Dans le déroulement monotone d'années, de jours et d'heures que la révolution du soleil met à notre service, la célébration liturgique apporte une diversité. Le retour régulier de l'ombre et de la lumière semblerait apporter chaque jour les mêmes mornes raisons de dormir ou de travailler. Le culte chrétien différencie tous les moments. Il crée des heures de fêtes, les distingue à leur tour, les hiérarchise et finalement remet à l'homme un temps tout différent de celui qu'avait fait la nature. Quelle extraordinaire figure que celle de notre calendrier! Aussi varié qu'un paysage de vieille terre, il continue de proposer à

nos contemporains un éventaire extrêmement complexe de joies.

Voici les grands temps de l'année avec leurs centres rayonnants : Noël, Pâques, la Pentecôte, la Sainte-Marie de l'été. Si déchristianisés que soient certains peuples aujourd'hui, le rythme de leurs joies demeure à l'unisson de ce cadre religieux et les calculs ecclésiastiques des Rameaux et du vendredi saint continuent de fixer les jours de pointe à la gare Saint-Lazare ou à la gare d'Orsay, comme ils règlent la vente des vêtements ou des gâteaux. L'observance du Carême a pu cesser pour beaucoup d'hommes, et même pour l'Église; les réjouissances du carnaval, qui marquent la fin des jours gras sont restées plus tenaces et persistent à rappeler aux pires infidèles le christianisme de leurs ancêtres.

A côté de ces grands pivots de l'année et de la joie commune que sont Noël et Pâques, d'autres fêtes, nombreuses, continuent de faire saillir dans la rangée des jours des quantités privilégiées pour la joie comme pour le culte. Nous avons parlé des fêtes patriotiques. Il y a les fêtes des saints : patrons de baptême, patrons de corps ou de classes, voire de nations entières. Il y a surtout cette fête locale qui continue de réjouir chacun de nos villages et qu'on nomme ducasse, pardon, kermesse, vogue, assemblée, bénichon, ou simplement « la fête ». Si le souvenir de la dédicace de l'église-mère ou du patron de la paroisse est souvent trop voilé de nos jours, il n'empêche que c'est à cette célébration cultuelle que les citoyens de l'endroit doivent de posséder au milieu de l'été un jour (ou huit jours) tout différent des autres, où l'on peut et doit ripailler, se visiter, dormir, tourner sur les chevaux de bois ou se balancer sur les petits bateaux forains, enfin, le soir, danser longuement au bruit d'une musique aiguë. Plaise à Dieu que ce soient encore, comme en certaines de nos provinces, de ces danses vives et chastes héritées de la tradition, ou de ces rondes plus lentes qu'on dansait au clair de lune, au chant des caroles dont le souvenir n'est pas tout à fait effacé.

Dans cette longue année, la semaine liturgique avait commencé d'opérer un premier groupement du bataillon des jours. Or à l'intérieur même de cet échelon de combat elle effectue de nouvelles différenciations, avant tout celle du dimanche, jour de la messe et du repos, jour qui ne ramène pas seulement le sacrifice et la prière, mais les beaux vêtements, le linge frais, le repas plus soigné, le loisir joyeux de toute une population. Je connais dans certaines campagnes déchristianisées des villages sinistres, où toute la joie du dimanche s'en est allée avec la messe et le chômage religieux. Il est important de faire remarquer qu'il fallut lutter âprement pendant le XIX^e siècle pour défendre le diman-

che contre l'envahissement du travail industriel, et que c'est au XX^e siècle seulement que le jour du Seigneur l'a emporté chez nous d'une façon suffisamment complète. Il faut en dire autant, toutes proportions gardées, de la semaine anglaise, vieille institution rajeunie dont l'origine est cultuelle puisqu'elle était destinée, dès le début, à fournir à l'ouvrier manuel l'après-midi du samedi pour vaquer à ses besognes domestiques afin qu'il pût plus librement sanctifier le dimanche. Que serait la joie populaire sans la semaine issue du culte ?

La cloche de l'église, à son tour, sonne pour différencier les vingt-quatre heures de la journée et de la nuit. Bien sûr, les cloches qui tintent pour la messe ou les heures canoniales n'ont plus l'écho joyeux d'antan. On ne chante plus dans les paroisses, ni même dans beaucoup de villes, ces primes où le travail commençait dans les ateliers et les écoles, ces vêpres où le labeur cessait joyeusement. Les cloches, que nous ne connaissons plus par leur nom (la « Savoyarde », la « Grosse Jacqueline », la « Cloche du magistrat »), nous racontent moins bien leurs histoires pieuses et joyeuses; et je ne pense pas qu'à la cathédrale de Strasbourg on sonne toujours de ce cor d'airain qui pointait vingt heures trente et minuit, cependant que les gardes de la tour jouaient sur leurs trompettes à quatre heures du matin et à sept heures du soir les airs d'anciens cantiques. Mais nous connaissons encore l'extraordinaire atmosphère de fête que créent, à Noël ou le samedi saint, le carillon des cloches, ou simplement tous les dimanches. Et chaque jour, les angélus du matin, de midi et du soir, en donnant à la série des heures leur note liturgique, continuent de scander nos labeurs et nos joies.

Liturgie, appel à la joie.

Est-ce un rythme seulement, un cadre vide, pure possibilité qui nous est offerte, quadrillage découpé sur la surface grise du temps par l'horaire ou le calendrier sacré ? Mais, non ! Cette forme n'est pas inerte, elle agit, elle appelle la vie et, du même coup, la joie. Nous atteignons ici le centre de notre sujet : la célébration liturgique par elle-même est matière et source de joie collective. Et je ne dis pas seulement de ces joies religieuses du sanctuaire dont nous n'avons pas à parler, mais de ces réjouissances qui débordent dans la cité et l'emplissent de leur tinta-marre.

Or, dès que l'attention se porte sur ces retentissements marginaux de la vie liturgique, on les trouve si considérables qu'on ne sait trop comment les aborder. Pour mettre un peu d'ordre parmi eux, il est possible de distinguer les réjouissances qui préparent

la célébration liturgique; celles qui la prolongent par un élément de joie populaire; celles qui, s'emparant de quelque élément de la célébration cultuelle, le reprennent, l'amplifient parfois étrangement et constituent par lui une réjouissance populaire parallèle à la liturgie.

Préparations liturgiques.

Si puissante est la joie de Noël qu'elle ne s'épanche pas seulement sur le temps qui le suit : elle remonte sur le temps violet de l'Avent. Nous avons signalé ce *Klöpfelgehn* des pays germaniques, qu'on appelle ailleurs « les quêtes de l'Avent ». Au soir des jeudis qui précèdent Noël, les enfants s'en vont jeter contre les vitres des lentilles ou des pois secs pour recevoir à la porte de petits cadeaux : noix, biscuits ou argent. La « couronne d'Avent » est une coutume du Nord. Elle gagne en ce moment vers l'Ouest. Peut-être la verrons-nous paraître en France? Une couronne de sapin tressé est pendue au plafond de la salle à manger. Quatre bougies y sont plantées, qu'on allume l'une après l'autre au soir des dimanches de décembre. Quelle joie d'apercevoir enfin la quatrième flamme, annonciatrice de l'imminence de Noël!

A mesure que la grande fête approche, la joie se fait plus nette. En certains villages d'Autriche, des femmes transportent de maison en maison une image de la Vierge prégnante, que les marmans viennent baiser. Ailleurs, c'est le sacristain qui porte un crucifix à baiser en disant : « Voici que vient l'Enfant Jésus. » Le soir, en allant au lit, les enfants comptent les nuits qui les séparent de Noël. Naguère, à Saint-Germain-des-Prés, les magistrats venaient entendre le chant des antiennes en O, et recevaient des sucreries qu'on appelait les « O sucrés ». C'est bientôt l'immediate préparation de la fête, le sapin, la crèche, les souliers, ou cette bûche de Noël pour laquelle chacune de nos provinces avait un nom particulier et qu'un ancêtre bénissait sous une forme de libations...

La préparation du Carême est bien moins dominée par l'idée de la croix ou de la résurrection de Pâques que par celle de la cessation de la viande. Nous n'insisterons pas sur les réjouissances du carnaval et toutes les cérémonies de folklore qui les accompagnent ou les accompagnaient. Le monde germanique a connu des *Fastnachtspiele*, sortes de satires populaires versifiées et dialoguées, dont l'intention moralisante est assez bien liée à l'intention du moment liturgique. Plus encore, la procession de l'Alleluia organisée par les clergeons dès le temps de la Septuagésime. Après les réjouissances violentes et mal endiguées par l'Église des jours gras, le gros bourdon sonnait à minuit dans

certaines églises, plus tard les cendres distribuées dans le sanctuaire, enfin le *Hungertuch* (voile de la faim) qui dans quelques chapelles alémaniques pendait devant le chœur, devaient marquer violemment la coupure. Les Rameaux ramènent cependant quelques échos de la joie populaire : la préparation des rameaux ornés de fruits et de chocolat que j'apercevais dans mon enfance en Algérie, ou des gros rameaux de deux mètres de haut, ornés de guirlandes et de boules brillantes à la façon de l'arbre de Noël, que les garçons transportent en procession en Suisse orientale, n'apporte-t-elle pas comme un écho de la joie des enfants de Jérusalem ? Les crécelles du jeudi saint (je pense au Carcasset d'Estavayer, énorme moulin à grincer placé dans le clocher, que les enfants tournent à grand fracas), le cierge pascal, le feu nouveau, les lumières de Pâques (ici un grand vitrail de la Résurrection qu'on illumine par derrière, ailleurs des écrans qu'on fait tomber des vitres au chant de l'*Exultet*), que d'autres occasions de préparer dans la joie une fête à venir !

Prolongements populaires.

La fête venue, des réjouissances universelles ont coutume de la prolonger longuement. Nous les connaissons tous, ces repas, ces libations, ces promenades, ces distractions des cafés, des cinémas ou des champs de foire, ces bals indéfinis sans lesquels il n'est pas de liesse publique, et qui foisonnent tant qu'ils en étouffent la célébration religieuse elle-même. Certaines de ces joies, cependant, gardent un lien avec la liturgie. Par exemple, les aliments bénits à l'église : jambon de Pâques en Autriche, eau de Noël et de l'Épiphanie, pain de Sainte-Agathe ou de Noël, agneau pascal, raisin de Saint-Vergnier, ou bien ce vin de Saint-Étienne qu'on distribue le 26 décembre avec la formule : *Bibe fortitudinem sancti Stephani*, et ce vin de Saint-Jean du 27 : *Bibe amorem sancti Joannis*. A Noël, les coutumes paysannes veulent qu'on associe les bêtes au banquet. On les nourrit mieux ce jour-là en ajoutant du sel ou du sucre. Certains pensent même aux corbeaux. Ne dit-on pas d'ailleurs que les animaux parlent cette nuit-là ? On laisse aussi parfois une place à table pour les anges, ou les âmes, ou les pauvres. Pâques est souvent à la campagne le moment d'arborer une robe ou un costume neuf. Elle est aussi l'occasion d'une promenade ; ce qu'on appelle, en Allemagne : « Aller à Emmaüs. » Les Espagnols d'Algérie fabriquent pour la Résurrection une sorte de brioche, la *mouna*, qu'ils mangent dans les jours suivants. La promenade de la *mouna* le lundi de Pâques est quasi rituelle.

Toute proche de cette promenade liturgique, le pèlerinage est

un composé de culte et de réjouissance. Sans liturgie des saints il n'existerait pas. Que de réjouissances paysannes disparaîtraient avec lui cependant, bien que la liturgie ni même la foi et peut-être la morale chrétienne ne parviennent pas à les régler tout à fait !

Regardons légèrement à côté : voici les processions. Plus souples que les offices du sanctuaire, elles se laissent aisément façonner par la fantaisie populaire jusqu'à rejoindre le pèlerinage, voire la grande promenade, en tout cas la réjouissance. Qu'on pense à la procession à cheval de Beromünster, en Suisse, qui groupe trois cents cavaliers, dont le célébrant, et deux à trois mille personnes. Elle part à cinq heures du matin et revient sur le soir, après avoir entendu trois sermons, célébré la messe et pris un déjeuner sur l'herbe. Qu'on pense à la procession des Rois qui, au siècle dernier encore, se terminait en carrousel. Ou bien au cortège qui, dans certaines provinces, promène l'étoile de l'Épiphanie de maison en maison. Et à combien d'autres processions locales, historiques, costumées, paradeuses, chantantes, dansantes, épileptiques... Réjouissances ? Liturgies ? Les deux à la fois. Nous voici conduits à parler du principal retentissement de la liturgie dans la joie populaire.

Transpositions populaires.

Un élément de la liturgie, disions-nous, peut être repris sur le mode profane et transformé en réjouissance publique. L'importance des éléments utilisés est des plus variée. Cela peut aller des couleurs liturgiques, qui varient avec grâce le chapeau de certaines jeunes Valaisannes ou, naguère, la cravate des jeunes gens d'Altdorf, jusqu'aux grands thèmes de la Passion qui, par le théâtre sacré, bouleversent longuement la vie d'un village.

Le culte des saints se prête particulièrement à ces amplifications populaires. Fribourg, en Suisse, a conservé l'essentiel des fêtes de saint Nicolas. Le samedi qui suit le 6 décembre, les grands du collège Saint-Michel constituent un cortège : saint Nicolas sur un âne, ses gardes, une vingtaine de figurants en tunique, des porteurs de torches, enfin le Père Fouettard. Tous chantent une vieille complainte accompagnée par quelques fifres et une dizaine de tambours. Tandis que saint Nicolas distribue des biscômes aux enfants qui font la haie, le Père Fouettard les touche avec sa gaule. Le cortège parcourt un long chemin, fait halte. Le chant se renouvelle :

Pitié, pitié, dur est l'hiver
 Pour les petits enfants sans mère.
 La froide neige a tout couvert...

On poursuit la route jusqu'à la cathédrale Saint-Nicolas où, de la tour, l'évêque s'adresse aux enfants. Une joyeuse mêlée fait suite, avec danses et confettis.

Que de variations sur ce thème, de développements en tous sens! Saint Nicolas est reçu à la gare par l'évêque, le préfet et le maire; il passe de porte en porte; il interroge les enfants à l'école. Le Père Fouettard empoche les mauvais garçons dans son sac, etc. La mitre est, à elle seule, l'objet de multiples transformations qui la rendent méconnaissable. Les petits « Iffeler » de Küssnacht portent sur leur tête, à deux mains, des mitres plus hautes qu'eux, découpées, transparentes, illuminées de l'intérieur. Ailleurs, cette mitre devient un chapeau, dont on suit la trace jusque sur les terres protestantes. Saint Nicolas porte des jouets pendant la nuit dans les souliers, où les enfants ont préparé pain, vin et foin. Le petit Jésus remplit ailleurs le même rôle. Au reste, saint Nicolas ne succédait-il pas à saint Grégoire, premier patron des enfants, dont nous avons dit l'importance?

N'insistons pas davantage sur ce type de mise en scène qu'on retrouverait à chaque fête, à chaque saint. Voyez dans les figurations provisoires dont les crèches fournissent l'exemple un autre type de transposition populaire des célébrations liturgiques. La préparation, la visite, la transformation de ces crèches constituent une réjouissance collective indiscutable que les enfants ne sont pas les seuls à sentir. Tantôt la crèche est l'œuvre d'un village, où chaque famille assure la présence d'un personnage. Tantôt la crèche bouge, les mages approchent chaque jour. Parfois, à partir de l'Épiphanie, c'est la scène qui change, racontant la vie de Jésus jusqu'aux noces de Cana. Il existe même des crèches de Carême, où l'on suit Jésus jusqu'au Jardin des Oliviers, puis au tombeau. Il existe des chemins du Rosaire, des chemins de la Croix constitués par des séries de chapelles ou de scènes en plein air dont le nombre, certaines fois, dépasse le chiffre traditionnel des stations, véritables dioramas religieux.

Mais ces tableaux peuvent être animés, mimés, chantés. Les complaintes, les chansons des saints, les noëls surtout, dont on connaît de nombreux recueils à partir du XVI^e siècle, apportent à la joie populaire de nouveaux aliments tirés de la célébration. Or, auprès d'eux, on connaît encore de véritables jeux : les pastorales, les noëls par ombres ou par marionnettes, comme ceux dont la terre wallonne a la spécialité aux veillées du 24 décembre. Ce sont les derniers et tenaces vestiges d'une des plus grandes réjouissances publiques médiévales, également issue de la célébration du culte chrétien, le théâtre sacré, les mystères.

Le théâtre sacré.

En abordant ce dernier thème, nous atteignons sans doute le cas le plus significatif de toute notre étude. Tout le monde connaît à peu près l'histoire du théâtre religieux chrétien. Cette histoire n'est pas achevée. Oberammergau en Bavière, Selzach au canton de Soleure, par exemple, continuent de jouer la Passion dans l'esprit d'autrefois : c'est-à-dire que dans ces villages la population presque entière collabore à l'exécution du mystère et que chacun mêle sa foi traditionnelle à sa joie de se costumer, à son goût de l'action dramatique. Ce ne sont pourtant que des restes, ou plutôt des résurgences d'un mouvement qui fut d'une ampleur extraordinaire.

Quelle évolution singulière conduit du drame liturgique des X^e, XI^e, XII^e siècles, encore célébré dans le sanctuaire par des chanoines habillés de leurs vêtements cléricaux, au drame semi-liturgique du XIII^e, comme le jeu d'Adam, aux miracles du XIV^e, aux grandes Passions du XV^e! Un simple dialogue au début, à peine plus long qu'une séquence et tout proche encore de l'Écriture. Au terme, un texte de cinquante mille vers, distribué en vingt-cinq journées, qu'on ne peut jouer qu'à l'air libre, sur une scène de quarante mètres, avec soixante-dix « mansions », cependant que le luxe des échafauds, des costumes et des décors engage la ville dans de folles dépenses. Aussi quelles machineries compliquées et secrètes, quelles mises en scènes terrifiantes évoquent cette indication donnée par le metteur en scène au moment où se ferme la bouche de l'Enfer :

Adonc crient tous les deables ensemble, et les tabours et autres tonnerres faits par engins, et gettent les coullevrines. Et aussi fait l'en getter brandons de feu par les narilles de la gueule d'Enfer, et par les yeux et aureilles; laquelle se reclost et demeurent les deables dedans.

Ne pensez pas cependant qu'à mesure de son extension le théâtre ait perdu de sa puissance religieuse. Au contraire. Si le drame originel avait la profondeur de la liturgie dont il n'était qu'un élément, le miracle du XIV^e siècle, près de lui, semblait en décadence. Ce genre prêtait à l'anecdote, au merveilleux, aux bouffonneries gauloises qui plaisaient tant à nos ancêtres. Il n'y perdait pas seulement son intérêt chrétien, mais dramatique aussi. Tout se renouvela avec les Passions du siècle suivant. En reprenant le thème aussi central que tragique de la mort rédemptrice, en lui donnant l'admirable prologue du « Procès de Paradis » qui situait le drame dans l'éternité, en traitant avec tant de force et de délicatesse la figure de la Vierge douloureuse auprès du

Crucifié, les grandes Passions d'Arnould Gréban et de Jehan Michel rouvraient à la fois la porte aux émotions dramatique et chrétienne les plus authentiques. Le jeu de la place publique résonnait d'autant plus dans les âmes qu'il répondait au jeu sacré du sanctuaire, et l'empressement des clercs, nobles, bourgeois, artisans de la ville à participer à l'action dramatique s'appuyait aux meilleurs ressorts de leur âme chrétienne. Assurément, le jeu de la Passion n'était pas la messe, ni même le sermon du vendredi saint, qui se donnait lui aussi fréquemment en plein air. Assurément, les ardeurs qui animaient tant d'hommes à revêtir un rôle, à débiter des gaudrioles ou à s'émouvoir jusqu'aux racines de leur sensibilité, sont analogues à celles qui de nos jours animent des jeux très profanes. Il s'y mêlait des attrait vulgaires, ou même quelquefois bas. Comment nier cependant que les joies et les émotions des foules rassemblées par la grande Passion devaient énormément à la célébration liturgique dont le mystère était sorti et restait solidaire ?

D'où venait donc au culte de l'Église cette fécondité ? D'où procède encore aujourd'hui son aptitude à bouleverser la cité bien au delà des limites du sanctuaire, à faire naître des types, aussi variés que ceux que nous avons énumérés, de réjouissances publiques ? Nous en avons déjà, chemin faisant, pressenti plusieurs fois les raisons.

PSYCHOLOGIE DES RÉJOUISSANCES LITURGIQUES

Les sentiments de joie.

Il est manifeste d'abord que la liturgie installe dans la foule cette sensibilité commune sans laquelle il n'est pas de joie collective. La seule indication de la fête sur un calendrier ne suffit-elle pas à créer un climat de liesse ? Mais quand ces fêtes s'appellent Noël et Pâques, quand elles peuvent éveiller dans la plupart des cœurs des souvenirs de joies passées, de joies d'enfance, des images de pureté, de détente, de paix et de pardon, comme elles sont puissantes alors à éveiller la joie publique !

Le caractère sacré.

A ces forces de joie, la célébration cultuelle ajoute un élément essentiel, le sacré. Un certain caractère sacré n'est-il pas indispensable à la diffusion collective d'une réjouissance ? Indiscutable, nécessaire, reçue de tous, la donnée sacrée procure à la foule non seulement une date commune pour se réjouir (le jour de

fête), mais aussi une forme commune de joie. N'avons-nous pas tous quantité de sentiments semblables au moment de Noël, sentiments qui ne sont pas, d'ailleurs, ceux de Pâques ? En outre, l'histoire ou le dogme sacré que la liturgie propose à notre liesse possède un élément de vérité certifiée particulièrement précieux. Les enfants ne goûtent-ils pas de préférence les histoires « vraies » qu'on leur raconte et ne leur faut-il pas, pour s'amuser, qu'ils puissent prendre leur affaire au sérieux ? Si Noël n'était qu'un beau conte, il ne réjouirait pas les foules.

L'Incarnation.

Or la liturgie catholique n'offre pas seulement le sacré, mais l'histoire. Toute vraie liturgie chez nous est fille de l'histoire, de l'Évangile, de l'Incarnation. Et voilà pour l'imagination créatrice des fêtes la source d'infinies variations. Des histoires d'hommes, pleines de données familières, faites à notre taille et parlant à nos sens ! Combien n'avons-nous pas rencontré de ces données imaginables, à l'origine des réjouissances que nous avons décrites, depuis la mitre de saint Nicolas jusqu'à l'étoile de l'Épiphanie ? Et ces données ne sont pas jetées pêle-mêle. L'univers catholique est au contraire hiérarchisé. Le jeu y trouve un ordre originel qui l'aide à rester collectif. Le cortège s'ordonne de lui-même derrière la Vierge qui porte Jésus, assise sur l'âne que conduit saint Joseph.

Le lyrisme.

Si le cortège se met en route, est-ce seulement pour exprimer par des gestes ou des mots un souvenir sacré ? Eh bien, non. Voici, nous semble-t-il, la principale incitation à la joie que la liturgie offre à qui sait la saisir. Avec son horaire, son calendrier, ses thèmes, ses images, la liturgie procure en même temps la force qui met tout en action : elle aiguise le besoin d'exalter, elle excite un lyrisme :

Quantum potes tantum aude!

Ce verset du *Lauda Sion* exprime au mieux ce sentiment. Oui, vraiment, « tout ce qu'on peut, il faut l'oser ». Et l'on ose. On ose jouer la crèche, jouer la vie du Christ, jouer sa Passion, jouer notre espérance et notre destinée. Ce drame religieux que contient notre foi, notre drame en même temps que celui du Christ, drame éternel infiniment plus grand qu'aucun des drames humains qui tombent sous nos yeux, drame, espérance, bonheur déjà possédé dans ses arrhes, il faut les exprimer, les

sentir pour les vivre mieux, et cela par tous les moyens qui sont à notre portée. Exaltons-nous le plus possible. Étendons nos moyens de dire par la parole, par le geste et par l'art. Unissons-nous les uns aux autres dans une œuvre commune. Saisissons les choses elles-mêmes, les animaux, les plantes, établissant entre elles et nous, entre nos gestes et leurs figures des accords, des mouvements concertés, des répondances, qui ne seront jamais assez nouveaux et assez riches pour dire tout ce que notre foi contient d'exaltant pour qui sait l'entendre. Cette exaltation continue de l'imagination, ce lyrisme de la sensibilité religieuse, ne les rencontrons-nous pas (sous une forme d'autant plus pénétrante qu'elle est plus retenue) dans la liturgie de l'Église? Ils se manifestent plus librement encore hors du cadre et de l'autorité liturgique, créant ces réjouissances extérieures des festivités chrétiennes à travers lesquelles nous venons de faire un voyage. Car cette exaltation, ce lyrisme, ce besoin d'atteindre aux limites de nos expressions, cet effort pour nous dépasser et transfigurer notre monde, cette ivresse de parler, d'entendre, de sentir ou de voir, ce paroxysme intérieur en un mot, n'est-ce pas la source en même temps de notre culte de Dieu et de notre joie? De cette origine commune sortent comme deux routes humaines la célébration liturgique et la réjouissance publique. Deux routes qui divergent, mais sont unies. Ne doivent-elles pas rester unies?

Hélas! quel prêtre au cœur d'apôtre n'a pas ressenti une blessure intime en rencontrant certain dimanche, dans nos banlieues trop peu chrétiennes, des groupes joyeux de jeunes gens ou d'enfants : ils se hâtent vers des réjouissances d'où le christianisme est à peu près absent, quand il n'y est pas contredit. Ils vivent, ils sont heureux, d'une joie éphémère et trop inconsistante, c'est vrai, mais réelle pourtant. Et le matin, sans eux, ou avec eux peut-être même, l'église était en fête, mais d'une fête liturgique qui n'a point retenti au dehors. Y a-t-il donc divorce irrémédiable entre la fête du culte et la fête des hommes? Mais non. Jadis, aujourd'hui même, en des terres catholiques, la joie de la célébration se mue sans transition en réjouissances publiques qui refluent à leur tour sur le sanctuaire. La fête est un échange de joies et de thèmes, une interpénétration inextricable de liesse et de célébration, où l'on ne sait pas ce qui l'emporte, du sentiment chrétien ou du besoin naturel de se réjouir : « *Gaudete, iterum dico, gaudete.* » La description de ce halo profane autour de nos fêtes chrétiennes, que j'aurais voulu faire bruisante et fraîche comme des jeux d'enfants, ne doit pas éveiller en nous une nostalgie vaine, ou la simple curiosité. Elle doit nous persuader que la célébration liturgique a de puissantes aptitudes à faire jaillir la joie dans une population tout entière, et que la fantaisie

des hommes, d'autre part, recèle des forces d'invention et de mise en scène inouïes, déconcertantes pour nos mentalités de lettrés et de spirituels mortifiés, qui n'avons plus, hélas! la ferveur créatrice de notre enfance.

*
* *

Est-il possible de proposer quelques modestes conclusions?

On ne doit jamais prendre son parti d'une célébration liturgique qui ne passe pas la porte de l'église et ne s'accompagne, au dehors, d'aucune réjouissance publique (quand ce ne serait qu'un dîner, une foire, ou peut-être même un bal).

Il ne faut pas boudier les manifestations spontanées de la verve de fête et les décourager par purisme liturgique, autoritarisme ombrageux, méfiance exagérée, mépris ou inintelligence de la joie populaire.

Il faut connaître enfin, entretenir, renouveler les coutumes par lesquelles notre peuple, actuellement, célèbre les fêtes de l'Église : traditions anciennes ou créations récentes des familles, des groupements sociaux ou religieux, des lieux-dits, de la paroisse. Il faut retenir en particulier ces transitions qui, dans le culte, sont comme les pierres d'attente d'une réjouissance extérieure.

Résumons tout d'un mot. Il faut aimer la joie de la cité chrétienne et la considérer comme le complément naturel du culte catholique.

M.-H. VICAIRE.